Document generated on 04/24/2024 9:17 p.m.

Santé mentale au Québec

Traumatisme, mémoire et fantasme : la réalité psychique
Trauma, memory and fantasy: the psychic reality

Dominique Scarfone

Volume 21, Number 1, Spring 1996

Les états de stress post-traumatique

URI: https://id.erudit.org/iderudit/032385ar
DOI: https://doi.org/10.7202/032385ar

See table of contents

Publisher(s)

Revue Santé mentale au Québec

ISSN

0383-6320 (print)
1708-3923 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Scarfone, D. (1996). Traumatisme, mémoire et fantasme : la réalité psychique. *Santé mentale au Québec*, *21*(1), 163–176. https://doi.org/10.7202/032385ar

Article abstract

With the raging debate particularly in the United States regarding the establishment through the path of psychotherapy or psychoanalysis of the reality of traumatic events, the author insists on a rigourous use of the terms of the debate. The Freudian theory, surrounding the concept of psychic reality could not bear only on the unconditional support of either parts: recovered memories/false memories. On the contrary, emphasis must be put on the originality of the concept of psychic reality, which distinguishes itself from both eventful reality and pure imagination. The author underlines the specifically psychoanalytical approach of access to memory, and uses it to criticize notions of recovered memory as well as false memories, while reaffirming what would be a fundamental ethic of psychoanalysis and any other psychotherapy claiming to be inspired by it.

Tous droits réservés © Santé mentale au Québec, 1996

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Santé mentale au Québec, 1996, XXI, 1, 163-176

Traumatisme, mémoire et fantasme: la réalité psychique

Dominique Scarfone*

Face au débat qui fait rage, surtout aux États-Unis, à propos de l'établissement, par la voie de psychothérapie ou de la psychanalyse, de la réalité des événements traumatiques, l'auteur insiste sur un usage rigoureux des termes du débat. La théorie freudienne, axée ici autour du concept de *réalité psychique*, ne saurait se porter à l'appui inconditionnel de l'une ou l'autre des parties en présence («recovered memories» et «false memories»). Il s'agit au contraire de poser l'originalité du concept de réalité psychique, qui se distingue à la fois de la réalité événementielle et de la pure imagination. L'auteur souligne l'approche spécifiquement psychanalytique de l'accès à la mémoire, et s'en sert pour critiquer tant les notions de «souvenirs retrouvés» que de «faux souvenirs», tout en réaffirmant ce qui serait une éthique fondamentale de la psychanalyse et de toute psychothérapie qui prétend s'en inspirer.

Qu'est-ce que la réalité psychique? La mémoire est-elle une faculté fiable? En psychanalyse et en psychothérapie analytique, reconstruisons-nous le passé tel qu'il a été, ou faisons-nous une construction dont le sens ne compte que pour le sujet concerné? À la limite, ces questions peuvent recevoir une réponse cavalière, du genre «on n'en a que faire». Mais ce serait minimiser le fait que les questions de mots ne sont pas toujours sans conséquence. S'il y a un lieu où les conceptions ainsi brièvement introduites pèsent d'un poids énorme, c'est devant un tribunal. Il fallait la dérive hyperjudiciarisée de la société et de la culture américaines pour en poser concrètement l'importance. Aujourd'hui aux États-Unis, des gens sont en prison ou en liberté selon la réponse qu'a bien voulu accepter un juge ou un jury à ces questions en apparence très abstraites.

* L'auteur est professeur agrégé au Département de psychologie de l'Université de Montréal, psychiatre et psychanalyste, directeur de la revue de psychanalyse Trans.

Le débat des «recovered memories» (souvenirs retrouvés) par opposition aux «false memories» (faux souvenirs) pose une alternative où on n'a, en tant que psychanalyste, nulle envie de s'engager; sauf que des deux côtés on se réfère à Freud, tantôt pour le blâmer, tantôt pour l'invoquer à l'appui de sa position. Il faut donc intervenir, si l'on ne veut pas se faire enrôler malgré soi dans l'un ou l'autre camp.

Prendre position dans le débat, c'est en examiner les termes. Ce qui ressort de cet examen, c'est tout d'abord le positivisme des positions qui s'affrontent: plus patent dans le cas des «souvenirs retrouvés», qui ne seraient que la reproduction d'un enregistrement jusque-là resté caché, mais intact; plus subtil dans le cas des «faux souvenirs». Mais le raisonnement est le même: ou bien il s'est passé quelque chose de concret, ou bien il ne s'est rien passé, puisque ce n'est qu'un fantasme. Le souvenir est, pour les uns, le garant d'une vérité objective, ou pour les autres, tenu pour faux et renvoyé à sa valeur nulle, sans qu'on se demande de quoi il peut être l'indice, y compris en tant que phénomène social.

Il nous faudrait ici faire un détour et réfléchir: on désire tous qu'il arrive quelque chose; la psyché a besoin que quelque chose lui arrive de l'extérieur, comme pour pouvoir donner un visage à ce qui arrive, masqué, de l'intérieur et qui s'appellera désir ou pulsion (peu importe pour l'instant). Les thérapeutes des «recovered memories» ont donc la partie belle au début: quel patient ne se présente pas en s'attendant que l'analyse ou la thérapie lui dévoile un jour que «quelque chose est arrivé», et ce quelque chose est généralement imaginé comme un événement unique, la clef de tout, le dénominateur commun de tout ce qui fait son malheur. La thérapie ainsi fantasmatiquement conçue est déjà lancée dans la modalité du transfert, et l'analyste est déjà un sujet supposé savoir: je suppose que le thérapeute sait, ou en tout cas saura comment s'y prendre pour savoir ce qui m'est arrivé à moi, moi que le bonheur a déserté un jour en une obscure circonstance. Ce patient ne veut rien savoir de la promesse de Freud de transformer, par la psychanalyse, la souffrance névrotique en malheur ordinaire!

Sur le fond de cette disposition *commune à tout patient* de découvrir l'élément clef, il suffira qu'un courant idéologique ou thérapeutique s'applique à proposer la recherche effective du ou des dits événements, et il ne fait pas de doute que seront trouvés les cas appropriés et les histoires qu'il faut.

Fort bien, mais en contestant cette façon de voir, nous ne devons pas oublier que ce besoin que quelque chose arrive, que quelque chose

soit arrivé, ne peut pas être ignoré sans autre forme de procès. Freud disait que le névrosé doit bien d'une certaine façon avoir raison; il proposait que même le délire psychotique possède un noyau de vérité historique. Quel est donc le noyau de vérité imaginable pour le mouvement des «recovered memories»? Essayons de voir quelle est la contribution possible de la psychanalyse à cette question.

Posons au départ que la psychanalyse n'est pas l'instruction d'un procès, elle ne vise pas à établir des faits objectifs: on ne peut qu'évoquer ici le fameux débat entre les tenants de la reconstitution du passé et ceux de la construction d'une histoire. Dans le débat qui se poursuit de nos jours entre les tenants d'une vérité narrative, proche de l'herméneutique, et les tenants d'une reconstitution historique fidèle, il est tout à fait possible de tenir une position tierce qui délimite un espace spécifique à la psychanalyse (Laplanche, 1992).

La méthode psychanalytique exige que l'on mette en suspens, entre parenthèses, la question de savoir si ce que nous dit un patient est vrai ou non, au sens de la vérité objective.

Mais la psychanalyse ne travaille pas non plus sur la base d'un total libre arbitre, d'une liberté absolue de l'imagination. L'imagination elle-même, ses produits tels que rapportés en séance, doivent être disséqués, interrogés, analysés; et cette analyse vise à mettre au jour les fantasmes inconscients. Il faut donc absolument distinguer entre l'activité de la fantaisie qui peut fournir à l'analyse des points de départ, et la production puis le refoulement des fantasmes qui se comporteront, selon les termes de Freud, dans la psyché comme une réalité aussi ferme que la réalité matérielle: nous parlons ici de la *réalité psychique*. Celle-ci constitue l'objet spécifique de l'investigation psychanalytique, elle est un troisième type de réalité, entre la réalité matérielle et celle des phénomènes psychologiques (Laplanche et Pontalis, 1967).

On pourrait objecter, avec raison, que la mise en suspens de la réalité objective n'a pas toujours été l'attitude adoptée par Freud. On sait en effet comment, en 1896, dans sa conférence «Sur l'étiologie de l'hystérie», Freud (1989) a pensé avoir découvert «les sources du Nil» de cette névrose, soit les abus sexuels réels dont ses patients avaient, croyait-il, tous été victimes. De même, dans la partie théorique de ses *Études sur l'hystérie,* la mémoire inconsciente est décrite comme «des archives tenues dans un ordre parfait» (Freud, 1981, 233).

Mais sa volte-face du 21 septembre 1897 montre à quel point les choses sont plus compliquées. On sait que cette date est celle où Freud a fait part à son confident Wilhelm Fliess de l'abandon de la théorie

qu'il avait proposée avec fougue l'année d'avant. Plusieurs raisons l'ont conduit à cette révision, la principale étant, pour ce qui nous intéresse ici, qu'il ne disposait pas d'un critère de véracité dans l'inconscient où faits réels et fantasmes pèsent d'un même poids.

On a compris diversement la nouvelle position de Freud. Pour les uns, l'abandon de la théorie de la séduction infantile est simplement le signe d'une lâcheté, du carriérisme de Freud, de son désir de complaire à ses collègues sceptiques (Masson, 1984). Mais si tel était le cas, on voit mal pourquoi Freud n'a annoncé son changement d'avis qu'à son ami Fliess et qu'il faudra huit bonnes années avant que sa nouvelle théorie n'apparaisse publiquement dans ses écrits. Pour d'autres, c'est l'acte de naissance de la théorie de la sexualité infantile que Freud pouvait désormais découvrir, n'étant plus obnubilé par l'idée d'un enfant innocent victime d'un adulte pervers. Mais il semble qu'on oublie alors que la sexualité infantile n'a pas été découverte par Freud, qu'elle était déjà un acquis de l'observation de pédiatres et autres médecins. La contribution de Freud a été de prendre la mesure de l'importance de la sexualité infantile dans la constitution psychique de chacun.

Il me semble essentiel de remarquer le fait suivant: ce que Freud explique à son ami Fliess dans la lettre où il lui apprend son abandon de la théorie de la séduction infantile, ce n'est pas qu'une telle séduction n'existe pas ou qu'elle est sans conséquences; Freud constate seulement qu'*il n'y a pas dans l'inconscient de critère permettant de distinguer le fait réel du fantasme,* et ceci dans le sens suivant: le fantasme peut emporter la conviction tout autant que le fait réellement advenu. Retour donc à la case de départ: la méthode analytique ne peut en aucun cas prétendre établir des faits «objectifs».

Je n'entrerai pas ici dans les débats entre les tenants de la reconstruction d'un passé historique et ceux de la construction d'une vérité narrative. Je vais essayer d'en utiliser les éléments les plus utiles à la question qui nous concerne aujourd'hui.

Les souvenirs retrouvés (*recovered memories*)

Cette conception est comparable au travail de Freud avant le fameux virage de septembre 1897; on peut lire dans le texte «Sur l'étiologie de l'hystérie» comment Freud procédait; on peut le voir attendre des réponses précises de ses patients, refuser certaines de leurs réponses, puis les inciter à chercher mieux, jusqu'à ce qu'il soit satisfait, c'est-à-dire jusqu'à ce que le patient «trouve» ce que Freud désirait le voir «trouver». L'application de la main sur le front des patients pour

faciliter le travail de la mémoire était peut-être la plus théâtrale des formes de suggestion qui opéraient ainsi, mais il y en avait de plus subtiles.

Le travail d'analyse qu'il a fait sur lui-même, aidé en cela par sa relation transférentielle à Fliess, mais aussi puissamment motivé par le deuil qui a suivi la mort de son père, a cependant conduit Freud à se rendre compte qu'il ne disposait d'aucun critère fiable pour distinguer la fantaisie du souvenir. Il ne niait pas par là que des abus sexuels soient advenus dans l'enfance, seulement il ne pouvait plus prétendre l'établir avec certitude, au cas par cas. En fait, il s'avérait que cela n'avait pas une grande importance du point de vue psychopathologique: le fantasme peut être tout aussi pathogène.

Mais il y a plus: le concept de *souvenir-écran,* exposé deux ans plus tard, radicalise le scepticisme à propos des souvenirs, même ceux qui semblent les plus fiables. En fait, il se passe, durant ces années, une véritable révolution dans la conception freudienne du fonctionnement psychique, révolution qui entraîne une toute nouvelle façon de concevoir le fonctionnement de la mémoire et qui se révèle, à notre époque dominée par la recherche en neurosciences, d'une extraordinaire modernité (Edelman, 1992). Cette conception est repérable dès décembre 1896, dans une lettre qui est communément désignée dans les écrits psychanalytiques comme la «*lettre 52*» (maintenant devenue la «lettre 92»). La date est importante, puisqu'elle situe cette conception à mi-chemin entre sa présentation de la théorie de la séduction infantile (mai 1896) et son abandon (septembre 1897). On peut donc voir que quelque chose a cheminé dans la pensée de Freud qui ne relève pas d'un seul type de motifs: aux motifs cliniques, tirés de sa propre analyse autant sinon plus que de celle de ses patients, s'ajoute en effet cette modélisation théorique du fonctionnement de la mémoire qui est dans la lettre 52.

Que révèlent en définitive le souvenir-écran et son analyse par Freud? «Nos souvenirs d'enfance nous montrent les premières années de notre vie, non comme elles étaient, mais comme elles sont apparues à des époques ultérieures d'évocation; les souvenirs d'enfance n'ont pas *émergé,* comme on a coutume de le dire, à ces époques d'évocation, mais c'est alors qu'ils ont été *formés* et toute une série de motifs, dont la vérité historique est le dernier des soucis, ont influencé cette formation aussi bien que le choix des souvenirs» (Freud, 1978, p. 132). Dit autrement, nous n'avons pas de souvenirs *venant du passé,* mais formons des souvenirs *à propos du* passé.

Ce qu'il y a d'essentiel dans cette conception, c'est que le souvenir n'est pas l'objet final de la recherche; le souvenir est plutôt un véhicule

qu'empruntent de façon «opportuniste» les désirs inconscients. Ce véhicule peut être formé par des scènes parfaitement anodines, insignifiantes. Et il faut noter que ce mécanisme d'emprunt de matériaux d'une parfaite banalité est aussi repérable dans la théorie du rêve, puis, plus tard, dans la théorie du transfert. On mesure ainsi toute l'importance de cette façon de voir pour la théorie psychanalytique dans son ensemble.

Avec cette notion de formation *a posteriori* des souvenirs émerge évidemment un soupçon systématique quant à la fiabilité des souvenirs, de *tous* les souvenirs. La mémoire n'est pas un simple entrepôt où on irait retrouver des documents qui y seraient conservés en l'état. C'est un système vivant, constamment remanié, où s'opèrent des retranscriptions successives. C'est là l'essentiel du contenu de la lettre 52, que je citerai brièvement, à partir de la traduction anglaise, plus récente et plus complète: «...Je travaille en ce moment sur l'hypothèse que nos mécanismes psychiques se sont constitués par un processus de stratification: le matériel présent sous forme de traces mnésiques étant sujet de temps en temps à un *remaniement* en fonction de circonstances nouvelles – à une *retranscription*. Ainsi, ce qui est essentiellement nouveau dans ma théorie, c'est la thèse que la mémoire est présente non une seule fois, mais plusieurs fois et qu'elle est déposée sous différentes sortes d'indications. J'ai postulé jadis un réarrangement semblable dans mes travaux sur l'aphasie pour les voies qui mènent de la périphérie [au cortex]. J'ignore en quel nombre sont ces enregistrements – au moins trois, probablement plus.» (Suit alors un petit schéma montrant la série de retranscriptions entre perceptions, signe de perception, retranscription dans le système inconscient, puis dans le préconscient, etc.). Un peu plus loin il ajoute: «J'aimerais souligner le fait que ces enregistrements successifs représentent la production psychique d'époques successives de la vie. À la frontière entre ces époques doit intervenir une traduction du matériel psychique. J'explique la particularité des psychonévroses en supposant que cette traduction n'a pas eu lieu pour une partie du matériel, ce qui porte à conséquence» (Freud, 1985, 207-208).

On voit donc la solidarité théorico-clinique des idées de Freud à cette époque. Cette conception de la mémoire est une contribution essentielle, trop souvent méconnue, y compris dans les milieux psychanalytiques. Méconnue au moins quant aux conséquences majeures pour des problèmes comme ceux qui nous occupent aujourd'hui.

On devinera qu'avec une telle théorie de la mémoire, Freud et les psychanalystes qui le suivent dans cette voie ne peuvent adhérer au modèle des personnalités multiples conçues comme gardiennes de souvenirs supposément fidèles du passé, mais qui auraient été «refoulés».

Il faut voir en effet que la conception de la mémoire que nous venons d'esquisser transforme de manière importante le concept même de *refoulement*. Celui-ci ne peut plus être le simple emmagasinage d'un stock de souvenirs à l'abri de la conscience. Freud indique au passage que le refoulement est précisément le « défaut de traduction », la non-retranscription de certaines données de la mémoire. Le matériel refoulé n'est plus à concevoir comme une matière conservée intacte quelque part et attendant de resurgir telle quelle. Il s'agit d'un matériel qui, n'étant pas retranscrit, c'est-à-dire reporté dans une symbolisation plus évoluée, sera soumis à un destin bien différent.

« Si aucun enregistrement nouveau ne se produit, écrit encore Freud (ibid.), l'excitation est traitée en fonction des lois psychologiques de l'époque psychique précédente et suivant les voies disponibles à cette époque. Ainsi persiste un anachronisme. »

Dans cette précision de Freud on peut voir nettement l'allusion au travail des processus primaires qui vont opérer sur le reste non-retranscrit. L'élaboration psychique qui se produit alors à partir de ce reste est ce qui constituera le matériel refoulé : non un souvenir en soi, mais une trace à partir de laquelle se constitueront des scénarios fantasmatiques dont l'effet sur les « souvenirs » ultérieurs suivra bien d'autres considérations que le souci de la vérité historique, comme le disait Freud à propos des souvenirs-écrans.

En fait, il faudrait préciser que la conception des « personnalités multiples », tout en ayant l'air de ressembler à la théorie freudienne d'avant 1897, est plutôt la reprise intégrale de la théorie de Janet et d'autres psychiatres pré-psychanalytiques ou non psychanalytiques, qui postulaient la dissociation mentale comme le mécanisme fondamental de la pathologie névrotique. À quoi Freud a opposé la théorie du conflit intrapsychique. Ian Hacking (1995), dans une étude fouillée de la question, souligne qu'aux États-Unis, avant le passage de Freud, la figure dominante était celle de Morton Prince, qui reprenait les théories dissociatives de Janet. Il note que parallèlement à la progression des idées psychanalytiques, il y avait de moins en moins de diagnostics ou d'articles scientifiques concernant les personnalités doubles ou multiples. Bien sûr, ce n'est pas un argument en faveur d'une position ou contre l'autre, mais la plasticité des diagnostics donne quand même à réfléchir. Il faut noter que la théorie du conflit psychique, conflit interne, y compris quand il y a eu traumatisme, penche du côté de la position où le patient est considéré sujet de sa propre histoire, là où la théorie de la dissociation psychique liée à un événement traumatique déplace la responsabilité sur l'extérieur. Le contexte idéologique actuel en Amérique du

Nord, tel que le décrit Pascal Bruckner dans *La tentation de l'innocence* (1995), ne semble pas étranger à la prolifération des cas de pathologies où les patients sont a priori des victimes de l'intervention étrangère. Comprenons-nous bien: il ne s'agit pas de nier qu'il y ait victimes et victimisation parmi nos patients, mais bien de prendre garde à l'effet puissamment suggestif du contexte idéologique.

Les faux souvenirs (*false memory syndrome*)

On aurait beau jeu, en apparence, d'enrôler Freud, version d'après 1897, dans le camp du «false memory syndrome». Mais on déchantera vite en réalisant que même après avoir établi qu'il n'y a pas de critère de réalité dans l'inconscient, Freud cherche néanmoins à faire confirmer par des tiers les souvenirs évoqués dans certaines analyses, le plus célèbre étant celle de l'Homme aux loups. Ici les choses se compliquent singulièrement: à propos du même cas, en effet, Freud tout à la fois affirmera la prépondérance des fantasmes sur les événements «réels», et par ailleurs cherchera à corroborer dans l'histoire réellement advenue ce que son célèbre patient évoque au cours de son analyse.

À la décharge de Freud, reconnaissons que ces deux attitudes ne sont pas aussi contradictoires qu'il y paraît. Freud affirme en effet que c'est quand l'expérience personnelle de l'enfant est insuffisante à lui faire saisir le sens de ce qu'il observe que le fantasme prend le dessus. Il est en cela conséquent avec les hypothèses de la lettre 52 (le modèle traductif). La prépondérance du fantasme n'annule donc pas le fait que quelque chose a été perçu. La différence essentielle avec la théorie des «recovered memories», je le rappelle, c'est que ce qui est «retrouvé» dans la mémoire n'est pas nécessairement ce qui a été perçu: le fantasme est entre temps passé par là.

Contre Freud, il faut cependant contester sa façon d'expliquer la présence de ces fantasmes qui prennent la relève quand l'enfant n'est pas en mesure de se faire une théorie adéquate de ce qu'il observe. Freud invoquait en effet une innéité de ces fantasmes, une transmission phylogénétique des contenus psychiques originaires. Selon cette conception, les attouchements innocents de la part d'un parent au cours des soins ordinaires de l'enfant pouvaient éveiller les fantasmes innés de celui-ci et le conduire à une interprétation déviée de ce qui s'est vraiment passé.

Ici, Jean Laplanche (1987) intervient pour critiquer Freud en s'étonnant de la façon extraordinairement naïve qu'a celui-ci d'oublier que les adultes qui prennent soin de l'enfant ont, eux aussi, un incons-

cient, une sexualité refoulée. Que de ce fait, il est impensable de postuler une totale limpidité de la part de l'adulte et une interprétation «tordue» de la part de l'enfant. Laplanche reprend à son compte, en le développant, le modèle des multiples inscriptions et des traductions successives, mais en y incluant les messages énigmatiques qui émanent du monde des adultes. Ainsi, la recherche de Freud quant à la validité des souvenirs de l'Homme aux loups, si elle est vouée à l'impasse quant à sa capacité de «prouver» que tel ou tel événement est survenu, s'explique en partie par le fait suivant: l'enfant perçoit en effet des signaux originant du monde adulte et il n'a pas les instruments nécessaires à leur pleine traduction, traduction qui est nécessaire à leur intégration dans le moi. Ces messages, dit Laplanche, sont «compromis», au double sens de «contaminés» par l'inconscient de l'adulte, par ses désirs non reconnus, et d'«atténués» par le fait que le refoulement chez l'adulte fait en sorte que ses désirs inconscients ne se transmettent pas tels quels, mais se manifestent sous leur forme inhibée, désignifiée. En tout état de cause, il y a bel et bien séduction de la part des adultes, même s'ils n'en sont pas les auteurs délibérés. C'est cela la «séduction généralisée», due au décalage inhérent entre l'univers de l'adulte et celui de l'enfant. Mais ici une distinction s'impose:

1) La séduction généralisée, disons «normale», en tout cas inévitable, de l'enfant par l'adulte rend compte de la différenciation des instances psychiques. Les restes non traduits, nous disait Freud, sont traités suivant la manière plus ancienne; les processus psychiques ne seront donc pas partout les mêmes au sein de cet appareil qui doit traiter les «messages» émanant de l'autre. Bien plus que par sa différenciation topique, l'inconscient est avant tout distinct par les processus de pensée qui lui sont propres (processus primaires).

2) À côté de ce processus normal, que nous nommerons suivant Laplanche «implantation» de la sexualité inconsciente, il existe un autre mécanisme, celui-là essentiellement pathogène. Ce mécanisme, nommé «intromission», est la version violente de l'implantation. Ici la séduction est le fait non de l'adulte impliqué dans les soins ordinaires de l'enfant, mais d'un adulte soit intrusif, soit carrément pervers. Ce processus-ci, loin de mener à la différenciation psychique, paralyse au contraire cette différenciation. Se constitue dans la psyché de l'enfant une enclave non métabolisable, non traduisible. Cette enclave n'est pas, à proprement parler, du refoulé, puisque le processus de traduction/refoulement y est inopérant. J'ai suggéré que, dans ce cas, le message de l'autre n'est pas seulement

énigmatique pour l'enfant, mais frappé par un interdit de traduire (Scarfone, 1994). L'espace manquant ici pour aller plus à fond, je me contenterai de mentionner que joue également ce que Piera Aulagnier (1986) appelle le «compromis identificatoire» entre l'adulte et l'enfant, compromis qui n'est pas sans évoquer ce que Paul Lefebvre (1988) a appelé le «pacte faustien». La voie finale commune à tout cela étant que quelque chose reste comme un corps étranger inassimilable, intraitable.

Cette distinction de l'intromission d'avec l'implantation m'apparaît essentielle dans la discussion d'aujourd'hui: voilà donc, avec l'intromission, un sujet aux prises avec un traumatisme sur lequel le travail de traduction/refoulement n'opère pas. Ne serait-ce pas le sujet apte à former des «personnalités multiples» et à restituer un jour, tels quels, les événements qui attestent de cette intrusion violente que nous évoquions? Ma réponse serait «non», pour plusieurs raisons. D'abord, qui dit non-différenciation psychique dit aussi fonctionnement appauvri de l'appareil psychique. En quelque vingt ans de pratique, je n'ai jamais rencontré de personnalités multiples; mais j'ai traité des personnes victimes d'abus sexuels dans l'enfance. Du point de vue des souvenirs, ces personnes évoquaient sans difficulté les scènes de séduction survenues, mais par ailleurs, ce qui les caractérisait, c'étaient divers degrés de paralysie psychique: carence, plus ou moins grande selon le cas, dans la production fantasmatique et onirique. La profusion des «personnalités» secondaires que l'on rapporte à propos des troubles dissociatifs me semble, au contraire, indiquer un appareil psychique fort bien différencié.

Il y a une autre raison à mon objection. Ferenczi, contrairement à Freud, a continué à s'intéresser au traumatisme effectif, c'est-à-dire aux victimes d'abus divers dans l'enfance. Il a identifié comme mécanisme central de ce traumatisme et de ses conséquences psychopathologiques, *l'identification à l'agresseur,* mécanisme que ne récuseraient pas les tenants des «recovered memories». Ce mécanisme – dont l'appellation a été reprise par Anna Freud sans en créditer Ferenczi et dans un tout autre sens – oblige les victimes «à se soumettre automatiquement à la volonté de l'agresseur, à deviner le moindre de ses désirs, à obéir en s'oubliant complètement» (Ferenczi, 1982, 130). Par ce mécanisme, l'agresseur devient interne. Ces patients présentent une très grande docilité envers leur thérapeute, sont également à l'affût de ses désirs et cherchent à lui plaire. Voici donc un paradoxe: le texte même de Ferenczi qui semble conforter la théorie de la dissociation de la personnalité suite à de tels traumatismes, justifie que l'on garde un sain scepticisme face aux productions des patients dans le cours du traite-

ment, étant donné la grande docilité des victimes s'identifiant inconsciemment à leur agresseur. Par là-même, les multiples dissociations que l'on prétend inévitablement trouver peuvent en réalité être d'origine iatrogène, c'est-à-dire induits par le thérapeute qui y croit, même quand il est de bonne foi. Comme le souligne Lewis Kirshner (1993) en se référant à ce même texte de Ferenczi, le patient a perdu confiance dans le témoignage de ses propres sens; le sens de sa propre vérité lui faisant défaut, il a tendance à se tourner vers l'analyste ou le thérapeute comme autorité ultime.

Tout en restant fort sceptique quant à l'utilité et à la validité de la théorie des troubles dissociatifs de l'identité, je ne saurais pour autant me ranger sans réserve dans le camp du «false memory syndrome». En effet, quand on a rejeté le modèle des personnalités multiples, on n'a pas encore expliqué la popularité du phénomène lui-même dans son ensemble. Or, si comme le prétend Ferenczi, un des effets de l'abus de la part de l'adulte est de susciter chez sa victime une grande docilité, docilité que celle-ci va répéter à l'égard de son thérapeute, la conclusion est qu'en fait on ne peut certainement pas exclure, pas plus que prouver, à partir des conséquences, la nature de la cause. La chose est à examiner au cas par cas en ne négligeant pas le fait que, dans la conjoncture idéologique et sociale actuelle, existe la «tentation de l'innocence». Ceci dit, il reste que certaines autres considérations peuvent tout de même être versées au dossier; elles ne sont pas sans conséquences sur la conduite à tenir dans ce «cas par cas».

Que la «cause» invoquée tienne du fait vécu ou bien de l'élaboration fantasmatique, la théorie de la séduction généralisée – que ce soit avec l'implantation, mécanisme «normal», ou avec l'intromission, traumatisme paralysant –, nous indique qu'en tout état de cause l'autre est bel et bien impliqué dans la réalité psychique du sujet. Mais loin d'autoriser de la part du thérapeute une attitude semblable à celle d'un juge d'instruction accumulant des preuves contre «X», cette même théorie devrait d'abord rappeler au thérapeute qu'il occupe, dans le transfert, la place de cet autre. Que sa tâche est justement de ne pas répéter, vis-à-vis de son patient, l'intrusion attribuée à ces premiers autres qu'il voudrait pouvoir inculper. Le ferait-il au nom du bien, il n'en déroberait pas moins à son patient sa position de sujet. Le patient dont l'histoire serait authentifiée par son thérapeute ne devient-il pas dépendant de la parole de ce thérapeute, placé en position de détenteur des critères de vérité? Malgré les impasses et les contradictions qu'on peut trouver dans son œuvre, Freud a toujours maintenu que le psychanalyste devait refuser de se faire «sauveur d'âmes», c'est-à-dire refuser

de savoir ce qui serait le bien de son patient. La neutralité bienveillante n'a jamais été, et n'est surtout pas dans les cas considérés ici, un simple savoir-faire; elle a des implications éthiques extrêmement graves. Si un examen attentif des arguments en faveur de la dissociation de la personnalité comporte ses propres contre-arguments (cf. la docilité et la soumission, la grande suggestibilité de ceux-là mêmes qui devraient alimenter la théorie), cela implique qu'il est de la plus grande importance que le thérapeute s'en tienne à cette neutralité bienveillante. En clair, qu'il se rappelle que lui aussi a un inconscient, des désirs inconscients auxquels ses patients ne manquent pas d'être sensibles et de vouloir répondre.

À supposer, dans l'absurde, que malgré tout, on puisse instruire un procès contre un adulte abusif à partir des données de la thérapie, s'ouvre alors un nouveau débat: en quoi cela sera-t-il thérapeutique pour le patient de s'en prendre dans la réalité (par des poursuites ou autrement) à son agresseur d'antan? La visée de la thérapie n'est-elle pas de permettre à tout patient de reconnaître et d'assumer le mieux possible ses propres désirs, sa propre position de sujet, bref de prendre en main sa propre vie, dans une fondamentale incertitude (Scarfone, 1996), sans complaisance mais sans illusion quant au fait que la vérité dernière lui échappera toujours?

Pour finir, cette petite histoire. Contre un jeune homme, Philip Halsmann, qui était accusé du meurtre de son père, la poursuite avait invoqué, comme argument à l'appui de l'accusation, le «complexe d'Œdipe» du jeune homme et les désirs meurtriers correspondants. La défense s'y est opposée radicalement. Plus tard, on a demandé à Freud son point de vue. Freud a endossé l'objection de la défense. Il a demandé qu'on prouve d'abord, *par les moyens habituels d'investigation,* la culpabilité du jeune homme. Voici en quels termes:

«S'il était objectivement démontré que Philip Halsmann a frappé à mort son père, on serait bien sûr en droit de faire appel au complexe d'Œdipe pour motiver un acte qui sans cela ne se comprend pas. Comme une telle preuve n'a pas été apportée, la mention du complexe d'Œdipe induit en erreur. [...] C'est précisément à cause de son omniprésence que le complexe d'Œdipe ne permet pas de conclure qu'il [le jeune homme] est l'auteur de l'acte.» (Freud, 1995, 41)

Mutatis mutandis, on peut appliquer le même raisonnement à la question du traumatisme: compte tenu de l'universalité de la séduction, et de la centralité du fantasme, il serait oiseux de s'appuyer sur ce qui émerge en thérapie pour conclure à la matérialité des faits invoqués.

Mais, à l'inverse, de même que tout porteur d'un complexe d'Œdipe peut, parfois, devenir parricide, de même la séduction généralisée peut laisser et laisse effectivement place trop souvent – chaque cas est de trop! – à la séduction perverse. Seulement, la preuve ne saurait en être fournie de l'intérieur du processus thérapeutique.

RÉFÉRENCES

AULAGNIER, P., 1986, Les deux principes du fonctionnement identificatoire: permanence et changement, in *Un interprète en quête de sens,* Ramsay, Paris, 411-422.

BRUCKNER, P., 1995, *La tentation de l'innocence,* Grasset, Paris.

EDELMAN, G., 1992, *Bright Air, Brilliant Fire: On the Matter of Mind,* Basic Books, New York, Traduction française: *Biologie de la conscience,* Éd. Odile-Jacob, Paris, 1992.

FERENCZI, S., 1982, Confusion de langue entre les adultes et l'enfant, *Psychanalyse IV,* Payot, Paris, 125-135.

FREUD, S., 1978, Sur les souvenirs-écrans, in *Névrose, psychose et perversion,* P.U.F., Paris.

FREUD, S., 1985, Lettre du 6-XII-96, in Masson, J.M., *The Complete Letters of S. Freud to W. Fliess,* Belknap, Cambridge.

FREUD, S., 1989, Sur l'étiologie de l'hystérie, in *Œuvres complètes, psychanalyse,* vol. III, P.U.F., Paris.

FREUD, S., 1995, L'expertise de la faculté au procès Halsmann, in *Œuvres complètes, psychanalyse,* vol. XIX, P.U.F, Paris.

HACKING, I., 1995, *Rewriting the Soul, Multiple Personality and the Science of Memory,* Princeton University Press, Princeton.

KIRSHNER, L., 1993, Concepts of psychic reality in psychoanalysis, as illustrated by the disagreement between Freud and Ferenczi, *International Journal of Psycho-Analysis, 74,* 2, 219-230.

LAPLANCHE, J., 1987, *Nouveaux fondements pour la psychanalyse,* P.U.F., Paris.

LAPLANCHE, J., 1992, L'interprétation entre déterminisme et herméneutique, Nouvelle position de la question, in *La révolution copernicienne inachevée,* Aubier, Paris, 385-415.

LAPLANCHE, J., PONTALIS, J.-B., 1967, *Vocabulaire de la psychanalyse,* P.U.F., Paris.

LEFEBVRE, P., 1988, The psychoanalysis of a patient with ulcerative colitis, *International Journal of Psycho-Analysis; 69,* 43-53.

MASSON, J. M., 1984, *The Assault on Truth, Freud's Suppression of the Seduction Theory,* Farrar, Strauss and Giroux, New York.

SCARFONE, D., 1994, Ma mère, ce n'est pas elle, De la séduction à la négation, in J. Laplanche et al., *Colloque international de psychanalyse,* P.U.F., Paris, 97-106.

SCARFONE, D., 1996, An uncertainty principle and the benefits of doubt, *Canadian Journal of Psychoanalysis/Revue canadienne de psychanalyse, 4, 1,* 29-47.

ABSTRACT

Trauma, memory and fantasy: the psychic reality

With the raging debate particularly in the United States regarding the establishment through the path of psychotherapy or psychoanalysis of the reality of traumatic events, the author insists on a rigourous use of the terms of the debate. The Freudian theory, surrounding the concept of psychic reality could not bear only on the unconditional support of either parts: recovered memories/false memories. On the contrary, emphasis must be put on the originality of the concept of psychic reality, which distinguishes itself from both eventful reality and pure imagination. The author underlines the specifically psychoanalytical approach of access to memory, and uses it to criticize notions of recovered memory as well as false memories, while reaffirming what would be a fundamental ethic of psychoanalysis and any other psychotherapy claiming to be inspired by it.